

Une autobiographie de Léo Lesquereux

Autor(en): **Tripet, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel**

Band (Jahr): **22 (1893-1894)**

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-88355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Séance du 25 janvier 1894

UNE AUTOBIOGRAPHIE DE LÉO LESQUEREUX

PAR F. TRIPET, PROFESSEUR

L'une des dernières publications du *Geological Survey* des Etats-Unis contient une œuvre posthume de notre célèbre compatriote Léo Lesquereux, la dernière qu'il ait écrite, et à laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort, survenue le 25 octobre 1889.

L'éditeur de la monographie sur *la flore du groupe de Dakota*, M. Knowlton, donne dans l'introduction de ce magnifique volume de nombreux détails sur l'activité scientifique de celui qu'on surnommait, de l'autre côté de l'Atlantique, le Nestor des paléobotanistes et le premier des bryologistes américains. Ces renseignements nous sont connus pour la plupart, mais ce qui l'est moins, c'est une lettre que Lesquereux écrivait à l'un de ses amis, le professeur Lester F. Ward, qui l'avait prié de lui fournir quelques indications sur sa vie : cette lettre nous paraît de nature à intéresser ceux qui ont connu le savant botaniste ou qui ont entendu parler de lui. Nous avons cherché, dans la traduction, à nous tenir aussi près que possible du texte anglais, en conservant avec soin les expressions employées dans l'original.

« Columbus, 1^{er} mai 1884.

« Cher Monsieur,

« Je suis vivement touché des sentiments que vous m'exprimez dans votre lettre du 29 avril passé et je m'empresse d'y répondre. En vérité, j'aurais dû vous écrire il y a plusieurs semaines déjà, mais j'en ai été empêché par une longue maladie. Je le ferai aussitôt que j'aurai un moment de loisir ; je suis actuellement surchargé de travail par la correction d'épreuves d'imprimerie qui me parviennent sans relâche et je ne puis vous dire en ce moment que ce que vous désirez savoir.

« Je suis né à Fleurier, canton de Neuchâtel en Suisse, le 18 novembre 1806. Mon père était fabricant de ressorts de montres, dans une position de fortune assez convenable, mais il n'était pas riche. Comme j'étais son seul fils et que j'aimais les livres, en particulier ceux dans lesquels il était question de rochers et de fleurs — une sorte de *naïf* comme on dit dans le Sud, — ma mère désirait que je devinsse pasteur. Ma famille, Lescure, Lescurieux, Lesquereux, était huguenote, émigrée de France avec la plupart des anciennes familles de la Suisse romande. Dans ce but, après avoir fréquenté l'école de mon village, je fus envoyé au collège de Neuchâtel, où je suivis toutes les classes jusqu'à la plus élevée (philosophie) ; ayant de la sorte terminé mes études dans ma dix-neuvième année, je fus en mesure de me rendre à l'université. Mon père n'avait payé à Neuchâtel que le prix de ma pension et j'avais gagné les frais des cours académiques en donnant des leçons. Ma famille n'étant pas en état de supporter les dépenses nécessaires pour

compléter mes études en Allemagne, j'acceptai une place de professeur de langue française à Eisenach, en Saxe, avec l'espoir d'économiser assez d'argent pour aller plus tard à l'université. Mais, après un séjour de quatre années à Eisenach, j'étais fiancé; au lieu de prendre le chemin de l'université, je revins en Suisse pour chercher une position et fus accepté comme maître principal au collège de La Chaux-de-Fonds. Au bout d'un an, je retournai à Eisenach pour me marier. Après trois années d'enseignement à La Chaux-de-Fonds, je devins graduellement puis complètement sourd, si bien que je dus abandonner mon poste et me chercher une autre occupation pour gagner le pain de ma famille. Je me livrai pendant plusieurs années à des travaux manuels, car j'étais retourné dans ma famille, à Fleurier, où j'étais devenu l'associé de mon père. Mais le métier de fabricant de ressorts ne me convenait pas et j'étais continuellement occupé dans mes heures de loisir, le plus souvent pendant la nuit, à étudier, avec un pauvre petit microscope, des mousses que je récoltais le dimanche dans des courses de montagne. Le gouvernement de Neuchâtel était alors vivement intéressé à la conservation des tourbières, en raison des difficultés que rencontraient les pauvres à se procurer du combustible; il offrit un prix (médaille d'or de 20 ducats) pour le meilleur mémoire sur la formation de la tourbe, sa conservation, etc. J'entrepris cette étude et gagnai le prix.

« Mon mémoire — *Recherches sur les tourbières du Jura* — est encore estimé et a été considéré longtemps comme le meilleur ouvrage sur la matière. C'est à partir de la publication de ce travail que j'en-

tretins avec Agassiz des relations plus intimes et que le roi de Prusse offrit de payer mes dépenses et quelque chose de plus si je consentais à entreprendre un voyage d'exploration à travers l'Allemagne et d'autres contrées de l'Europe, à mon choix, pour étudier les tourbières. J'acceptai sans hésitation, et je parcourus l'Allemagne, la Suède, le Danemark, la Hollande, la Belgique, la France, visitant toutes les contrées où je pouvais rencontrer des dépôts tourbeux; puis je revins chez moi avec une grande quantité de matériaux, que j'avais l'intention d'utiliser pour la rédaction d'un ouvrage sur les marais tourbeux. Neuchâtel était alors sous la protection du roi de Prusse.

« En 1848, au moment où je venais d'être appelé comme directeur de l'exploitation des tourbières achetées par le gouvernement, les libéraux ou partisans de la Suisse devinrent les maîtres de la situation et tous ceux qui tenaient une place quelconque du gouvernement furent naturellement destitués. L'académie de Neuchâtel fut aussi supprimée. Agassiz était parti pour l'Amérique depuis une année. Il encouragea les professeurs Guyot, Matile et d'autres, ainsi que moi, à traverser l'Atlantique. Comme l'avenir s'annonçait sous des couleurs sombres et que j'ignorais de quelle manière je pourvois à l'entretien de ma famille, mon père m'encouragea également à m'expatrier; je m'embarquai avec ma femme et mes cinq enfants comme passager d'entre-pont et débarquai à Boston en septembre 1848. Voilà à peu près tout. Ayant affaire à forte partie, surtout à cause de ma complète surdité, j'ai passé par bien des épreuves et les temps étaient durs, comme il est aisé de le com-

prendre. Mais tout a bien été pour moi, grâce à la Providence.

« Quant à mes publications, vous les connaissez mieux que moi, car j'ai oublié le titre d'un certain nombre d'entre elles et beaucoup n'ont pas une grande valeur. Je revois actuellement les épreuves d'un troisième volume sur la flore carbonifère des Etats-Unis, celles d'un Synopsis des mousses d'Amérique et d'un petit livre (Principes de paléontologie végétale) pour le *Geological Survey* de l'Indiana. Après cela, je pense terminer ma carrière active, s'il m'est toutefois possible de le faire, car je dois travailler pour gagner mon pain.

« Excusez cette longue causerie. C'est votre faute. Si l'on demande à un vieillard de dire un mot sur sa personne, il fait tout un discours.

« Votre bien dévoué,

« L. LESQUEREUX. »

Nous n'ajouterons rien aux lignes qui précèdent : elles peignent admirablement dans leur simplicité notre savant compatriote, qui a honoré son pays d'origine autant par l'étendue de ses connaissances que par sa grande modestie.

